

# «L'Afrique a besoin d'investissements»

**DÉVELOPPEMENT** L'ancien haut cadre de Nestlé, Roland Decorvet, plaide pour un plan Marshall en Afrique. Le Vaudois, qui vient de fonder une nouvelle entreprise, appelle à investir massivement dans l'industrie agroalimentaire de ce continent

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRE BEUCHAT  
@beuchat\_a

La trajectoire de Roland Decorvet ne ressemble à aucune autre. Après avoir travaillé pendant plus de vingt ans chez Nestlé, ce cadre supérieur chevronné s'offre en 2014 un break de plus d'un an pour monter à bord, en tant que bénévole, du navire-hôpital de l'organisation humanitaire chrétienne Mercy Ships, en compagnie de sa femme et de ses quatre filles. Basé à Pretoria, en Afrique du Sud, il s'efforce de combiner le monde des affaires avec celui de l'aide au développement.

## INTERVIEW

Roland Decorvet plaide pour un capitalisme plus durable et moins cupide. De passage en Suisse, il dévoile son nouveau projet: une société d'investissement qui soutient le développement d'entreprises agroalimentaires en Afrique. À ses yeux, investir massivement dans l'industrie en Afrique et y créer des emplois est la seule option réaliste pour freiner la crise migratoire.

### PROFIL

**1965** Naissance à Genève, d'un père pasteur et d'une mère psychologue.

**1991** Rejoint Nestlé comme vendeur de nouilles sur l'île de Bornéo, en Malaisie.

**2000** Mariage avec Carol.

**2014** Quitte Nestlé, dont il occupait le poste de directeur pour la Chine (après avoir dirigé le marché suisse). Il prend les commandes d'un bateau de l'organisation humanitaire Mercy Ships pendant plus d'un an.

**2022** Création d'Alpha Talents Africa, société spécialisée dans l'industrialisation de l'agroalimentaire en Afrique.

**Vous avez fondé une nouvelle société, Alpha Talents Africa. Pourquoi vous êtes-vous lancé dans ce nouveau défi?** Tout part d'un constat. Comment aider l'Afrique à se développer? L'industrie agroalimentaire est le seul domaine qui emploie plus de 700 millions de personnes. C'est aussi le seul secteur dans lequel l'Afrique a la possibilité d'être concurrentielle au niveau mondial. Au début des années 2000, on pensait que la Chine allait se concentrer sur les usines à haute valeur ajoutée et que des secteurs, comme le textile ou l'industrie du jouet, allaient être transférés en Afrique. Or, ils ont démenagé en Inde ou en Asie du Sud-Est.

**Pourquoi investit-on aussi peu en Afrique?** Il y a deux types d'investisseurs en Afrique. D'une part, il y a le private equity. Mais les fonds d'investissement classiques veulent maximiser les profits en un minimum de temps. Ce qui n'est tout simplement pas réaliste en Afrique. L'agroalimentaire nécessite du temps. Le retour sur investissement est trop modeste pour que les entreprises de private equity y investissent. De l'autre côté, nous avons l'aide au développement, qui englutit des dizaines de milliards chaque année. Avec mon associé, nous plaçons pour une solution hybride. C'est pourquoi nous avons développé Alpha Talents. Notre leitmotiv est d'optimiser les profits et de maximiser l'impact. Il n'est pas possible de maximiser en même temps les bénéfices et l'impact. Faire du bien a un coût. Payer les gens de façon décente, apporter des assurances médicales, créer des crèches... Tout cela coûte de l'argent.

**Combien de fonds avez-vous levés jusqu'à présent?** Nous avons récolté 14 millions de dollars, principalement auprès de family offices, en Suisse, mais aussi aux Pays-Bas. Nous sommes en discussion avec une douzaine d'autres investisseurs pour atteindre 50 millions d'ici au milieu de l'année prochaine.

**Comment réussir à les convaincre?** La quasi-totalité des individus à qui nous présentons notre modèle d'affaires sont très positifs, mais souvent ceux-ci ne veulent pas sacrifier leur retour sur investissement. Sans le dire ouvertement, ils veulent le beurre et l'argent du beurre. Je dois reconnaître que c'est parfois frustrant. Mais la tendance va dans la bonne direction. Les jeunes générations réfléchissent d'une façon différente sur comment elles veulent investir leur argent.

**Quel retour sur investissement promettez-vous?** Nos propositions ont un retour sur investissement de 8 à 10%. Ce qui n'est pas rien, mais reste en deçà du private equity. En contrepartie, nous avons une méthodologie qui prouve que nous avons un vrai impact humain et environnemental.



Roland Decorvet: «L'Afrique est bénie par une terre fertile, des récoltes multiples et une diversité agricole incroyable. Le problème, c'est que son économie repose encore sur le troc. Le manque d'usines est criant.» (LAUSANNE, 29 AOUT 2023/ROMAN DEVUYST)

**Concrètement, comment fonctionne cette nouvelle entreprise?** Notre but est de contribuer à l'industrialisation de l'agroalimentaire en Afrique. En dehors de certaines régions, ce continent est béni par une terre fertile, des récoltes multiples et une diversité agricole incroyable. Le problème, c'est que son économie repose encore sur le troc. Le manque d'usines est criant. La priorité est de développer la transformation et l'industrialisation pour éviter que ces pays n'importent des produits finis. Aujourd'hui, les matières premières sont exportées à l'état brut, transformées à l'étranger puis réacheminées en Afrique. Cette situation est aberrante.

**Dans quels secteurs investissez-vous?** Notre premier investissement, d'un peu moins de 10 millions de dollars, est une société qui s'appelle Pharmakina, dont nous avons acquis la majorité du capital. Basée à l'est de la République démocratique du Congo (RDC), l'entreprise est active dans la production de quinine. Cette écorce d'arbre est utilisée comme médicament pour traiter la malaria. Or, 80% des réserves mondiales se trouvent à l'est de la RDC. Pharmakina est la seule usine en Afrique qui transforme la quinine, mais elle ne le fait que pour 20% de toute la production.

**D'autres investissements sont-ils en vue?** Nous sommes en discussion pour investir en Côte d'Ivoire, au Ghana, au Kenya, en Tanzanie ou en Afrique du Sud. Les projets vont de la transformation de noix de coco ou de cacao, du séchage de fruits exotiques à l'extraction de vanille en passant par la conserverie et la fabrication de porridge. Tout dépend des opportunités. Beaucoup de fonds d'investissement

**«La crise migratoire va s'arrêter le jour où les jeunes générations auront un travail dans leurs pays respectifs»**

sont gérés par des financiers. Notre vision est très différente. Tous nos partenaires ont une expertise au niveau opérationnel. Nous ne nous limitons pas à investir, mais nous apportons un savoir-faire pratique tant au niveau agricole que financier ou que pour l'usinage. C'est pourquoi notre volonté est d'acquiescer la majorité

du capital des entreprises, dans lesquelles nous investissons afin de pouvoir faire vraiment une différence.

**Au-delà des objectifs de rendement plus modérés, qu'est-ce qui vous distingue du «private equity»?** D'un point de vue purement juridique, Alpha Talents est une société d'investissement. Le problème n'est pas dans la structure, mais comment les sociétés sont gérées. Je ne suis pas anticapitaliste. Mais je crois en un capitalisme plus patient et moins cupide. La recherche unique du profit à court terme n'a aucun avenir et va créer de très graves conflits sociaux. Aujourd'hui, tout le monde parle d'impact. Mais la vraie question est de savoir comment le mesurer et comment le récompenser. Quelles sont les entreprises du SMI qui sont transparentes sur la manière dont elles récompensent l'impact environnemental et social de leur direction?

**Que reprochez-vous à l'aide au développement?** Tout n'est bien sûr pas à jeter. L'aide au développement s'avère nécessaire dans le médical et la formation. Mais le secteur privé est indispensable pour le développement du commerce et de l'industrie. Il y a trop d'argent qui finit dans des trous noirs. Un monde est possible entre la maximisation des profits et la charité. Nous

croisons en un modèle hybride avec des retours sur investissement plus modestes, mais en maximisant l'impact social.

**Qu'advient-il de la société que vous dirigez auparavant, Philafrica Foods?** J'ai tiré des enseignements de chaque étape de ma vie professionnelle. J'ai travaillé plus de vingt-trois ans chez Nestlé pour finir comme directeur pour la Chine. Certes, nous avons eu un impact humain, social et environnemental, mais ce n'était pas le but premier de la société, qui était de faire des affaires. En quittant l'entreprise en 2014, j'ai fait un virage à 180 degrés pour diriger bénévolement un bateau-hôpital de Mercy Ships durant plus d'un an. Ce modèle est extrêmement positif, mais dépend de dons uniquement et est donc difficile à multiplier. Dans un troisième temps, j'ai essayé de combiner le monde des affaires et celui de l'humanitaire.

Le problème est que les investisseurs de Philafrica Foods ne voulaient pas sacrifier leur retour sur investissement. Ils souhaitaient du 15% en trois ans tout en ayant un impact positif. J'ai appris à mes dépens que ce n'est pas possible. Nous avons quand même réussi à créer un groupe qui pèse un demi-milliard de dollars de chiffre d'affaires. Dans les discussions sur la priorité à donner entre l'impact et le profit, le second l'emportait toujours. J'ai quitté l'entreprise il y a deux ans et créé ensuite Alpha Talents.

**L'Afrique a-t-elle le potentiel pour devenir le grenier du monde?** Il faut distinguer la transformation pour l'export et celle pour la consommation locale. La priorité est l'industrialisation par substitution aux importations. Nous avons par exemple un projet dans la transformation du manioc en farine. Si cette plante pousse dans la majorité des pays africains, elle est encore très peu industrialisée. Résultat, beaucoup de sociétés agroalimentaires en Afrique importent comme féculent de la farine de maïs d'Europe. Avant de devenir le grenier du monde, l'Afrique doit d'abord l'être pour elle-même.

**Vous plaidez pour un plan Marshall en Afrique. A quoi pensez-vous?** Tout le monde parle de la crise migratoire mais sans esquisser la moindre solution. La situation va continuer d'empirer. La crise va s'arrêter le jour où les jeunes générations auront un travail dans leurs pays respectifs. Aider l'Afrique, ce n'est pas faire de la charité ou infantiliser la population. Il faut investir avec un logiciel différent. Je ne vois pas d'autre solution que ce que nous faisons, mais à beaucoup plus large échelle. Les Etats devraient jouer un rôle moteur. Il faut encourager le secteur privé à investir et à créer des emplois, notamment par des incitations financières et fiscales.

**Vous connaissez bien l'Afrique. Quelle analyse faites-vous des événements récents au Sahel?** Ce qui se passe au Sahel m'attriste. Mais en tant qu'Européen, le fait qu'une majorité de pays africains se tourne vers la Russie doit nous interroger. Depuis la décolonisation, les pays occidentaux ont souvent abandonné l'Afrique ou adopté une attitude très paternaliste. Nous devons traiter les pays africains comme nos égaux. Les Africains ne sont pas fondamentalement pro-russes, mais sont surtout frustrés d'être traités de façon condescendante par les Occidentaux.

**Vous avez travaillé pendant plus de vingt ans pour Nestlé. Quels liens gardez-vous avec l'entreprise?** J'ai beaucoup appris durant ces vingt-trois ans chez Nestlé. J'ai encore de nombreux contacts avec d'anciens collègues. Nous avons accompli de grandes choses ensemble. Pour ce qui est de l'impact, surtout dans le domaine social, ils peuvent et devraient faire nettement plus. ■